

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marie Jeanne COLONI

Madeline Diener : au service de la beauté de la
communauté

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 2001, tome 96a, p. 38-40

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

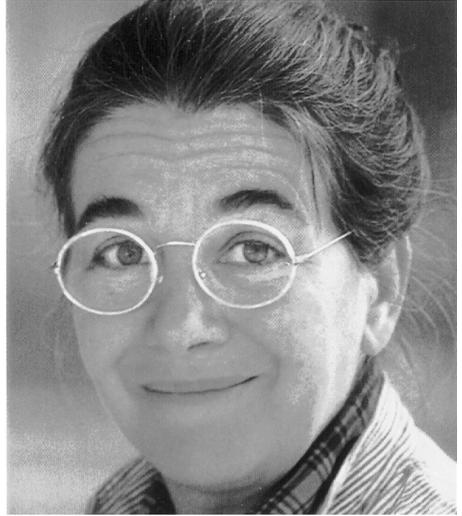
MADÉLINE DIENER

AU SERVICE DE LA BEAUTÉ ET DE LA COMMUNAUTÉ

Madeline Diener aimait beaucoup notre Abbaye pour laquelle elle a réalisé des merveilles, la dernière en date étant la face intérieure du grand portail de la basilique. Elle ne se doutait pas alors qu'elle irait si rapidement rejoindre tous les martyrs dont elle a évoqué les noms.

Mgr Henri Salina l'a beaucoup encouragée dans son art qui s'est exprimé dans la peinture, le dessin, l'aquarelle, la gravure, les textiles, la sculpture sur bois et sur bronze, la céramique, la mosaïque... Aussi n'est-ce pas surprenant qu'il ait pris l'initiative d'un ouvrage à paraître sur son œuvre. Des artistes et des commanditaires apportent un éclairage particulier à cette œuvre qui, par la subtilité de l'expression et la parfaite maîtrise des techniques et des matières, justifie la place qu'a trouvée Madeline Diener dans l'effort de renouveau de l'art sacré qui a suivi Vatican II.

Nous vous offrons ici la contribution de Marie Jeanne Coloni, amie de Madeline Diener, ayant enseigné à l'Institut catholique de Paris les relations entre l'art et la foi.



Les influences qui ont permis au style de Madeline Diener de s'épanouir ont été diverses dès sa jeunesse et elle n'a jamais cessé d'ouvrir les fenêtres de son « atelier intérieur » vers les travaux des autres artistes pour en tirer profit. Encouragée par Bosshard à s'engager dans la peinture à laquelle son grand-père, créateur et fabricant de broderies, l'avait initiée dès sa petite enfance, elle entra à 18 ans à l'école des beaux arts

de Lausanne. Elle y découvrit la gravure avec Bischoff et Violette Diserens et fut marquée durablement par la personnalité de Marcel Poncet et celle de Casimir Reymond. Cependant, elle quitta assez vite Lausanne pour travailler à Saint-Gall chez Stoffel. Heureusement les cours du soir et les liens d'amitié avec les peintres de la ville continuèrent sa formation ainsi que les stages qu'elle fit chez des artistes d'Assise, de Rome, de

Venise, de Paris, de Provence, de Londres. De là vient l'étendue des techniques qu'elle maîtrisait.

Il ne suffit pourtant pas de savoir faire pour être content de ce qu'on fait. Or, le travail de Madeline Diener s'inscrit dans le profond questionnement dont la révolution française de 1968 a été une expression privilégiée et le concile Vatican II une réponse engageant le long terme. Les artistes de cette époque ont eu souvent l'impression que tout avait été dit et expérimenté avant eux, que les grands noms de l'art moderne avaient épuisé la sève occidentale, et rendu plus étroite la créativité de leurs successeurs. Comme beaucoup, Madeline Diener a mis en question ses propres œuvres, a cherché de nouveaux chemins pour s'exprimer.

À ce moment, la décolonisation générale et ses préalables restituaient aux arts des autres continents une noblesse quelque peu oubliée aux siècles passés. Il n'est pas étonnant que les plus grands de nos artistes se soient intéressés aux estampes d'extrême-orient comme aux sculptures africaines et aient cherché auprès des maîtres de ces pays un renouvellement non seulement des formes mais du regard. Heureusement qu'en même temps les éditions des œuvres maîtresses de la littérature de ces pays ouvrait la possibilité d'une fréquentation profonde du génie de ces peuples, une première esquisse de familiarité avec leurs élites.

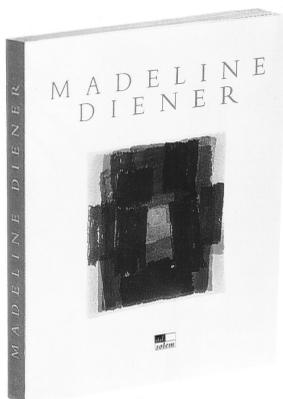
En effet, il ne suffit pas de remarquer la pureté du trait d'une gravure exotique pour en féconder un travail occidental : entre la pauvreté apparente de l'expres-

sion et l'intensité de celle-ci, il y a un monde d'attention, d'observation, de modestie devant la nature qui conditionne la puissance et l'harmonie de l'image. Les sculpteurs africains ne taillaient pas une antilope sans s'y préparer comme pour une action religieuse, une fréquentation du mystère de la création. Et, certes, leur talent fascine par la science des volumes et l'habileté du ciseau, mais l'ampleur que prennent ces couvres au-delà de leurs dimensions tient à leur caractère sacré. Celui-ci induit une résonance dans le cœur de l'occidental qui les contemple pourvu que ce dernier se tienne humblement devant la réalisation d'autrui.

Toujours soucieuse de perfectionnement, avide de communiquer son enthousiasme devant la nature, Madeline Diener n'a pas hésité à reprendre le même thème, la même composition dans des techniques différentes : dessin, aquarelle, gravure sur bois et même à tenter des procédés venus d'extrême-orient pour pousser plus loin la réalisation de son travail, d'abord classique, en couvrant ensuite le bois d'un coup de pinceau aquarellé.

Les musées ne lui suffisaient pas pour se familiariser avec le travail des autres cultures, sa propre chambre était un petit musée domestique dont elle remplaçait les éléments selon ses préoccupations du moment. A force de regarder, sous tous les angles de lumière possibles, les sculptures africaines ou les gravures chinoises, elle finissait par trouver le courage d'innover pour mieux adapter son travail au cadre auquel il était destiné.

Ce même respect, cette sorte d'amitié qu'elle nouait spontanément avec les artistes qui avaient orné les églises avant elle, la conduisait à chercher une harmonie entre la sculpture moderne qu'elle proposait et l'œuvre d'art plus ancienne dont sa réalisation serait proche. Ce souci est particulièrement évident pour les autels qu'elle a réalisés pour être face au peuple, après le concile Vatican II. Elle voulait à tout prix éviter de cacher, par cette nouvelle masse, l'autel inamovible qui correspondait à l'ancien rituel de la messe et qui pouvait être fort beau. Pour respecter le travail du maître qui l'avait précédée, Madeline Diener n'hésitait pas à évider le socle du nouvel autel, s'inspirant souvent de la sculpture africaine pour cela. Car elle ne voulait ni copier l'ancien style ni trahir l'œuvre ancienne.



Cette même sollicitude pour les générations précédentes et le souci de transmettre leur message aux générations montantes apparaît dans les nombreuses réalisations qu'elle a consacrées à la dévolution populaire. Qu'il s'agisse des crèches à renouveler, des chemins de croix à adapter à la sensibilité moderne, des objets du culte eucharistique dont elle voulait restituer le sens, ou bien du réaménagement des cimetières en fonction de l'évolution urbaine, toutes ces recherches l'ont passionnée. Elle n'hésita même pas à entreprendre une véritable catéchèse de mosaïques au baptis-

tère de la vénérable Abbaye de Saint-Maurice et à couronner cette œuvre majeure par une porte de bronze monumentale dédiée aux martyrs de tous les pays, de tous les temps et du nôtre aussi. Elle ne sentait ni l'effort ni la durée quand il s'agissait de servir une communauté.

On comprend, dès lors, l'audace des créations collectives auxquelles l'artiste s'est prêtée plusieurs fois. Elle savait associer les bonnes volontés d'une paroisse de Ville Nouvelle pour entreprendre des tapisseries ou des patchworks de plusieurs mètres carrés. Et c'était merveille de l'entendre susciter des initiatives, écouter toutes les suggestions, animer un véritable atelier où chacun trouvait sa place et, pourtant, maîtriser la réussite commune

et assurer son unité. Comment faisait-elle ? Quel était son secret ? Sans doute la même modestie avec laquelle elle écoutait la leçon venue de ses professeurs, des artistes d'Afrique ou d'Asie, le même enthousiasme avec lequel elle se penchait sur « ses amies les fleurs » pour en apprendre la science des formes et des couleurs.

Marie Jeanne Coloni

Madeline Diener. Son œuvre. Un livre à paraître en octobre 2001 aux Editions Ad Solem. Format 23.5 x 27.5 cm, 208 pages, 160 reproductions en couleurs et en noir et blanc, Fr. 74.-. A réserver aux Editions AD SOLEM, C.P. 479, 1211